

## Quatre lettres de Montréal

Nikos Kachtitsis

Volume 52, Number 1 (289), December 2010

Nikos Kachtitsis : un héros de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63814ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Kachtitsis, N. (2010). Quatre lettres de Montréal. *Liberté*, 52(1), 38–57.

# QUATRE LETTRES DE MONTRÉAL

*Traduites du grec par  
Dimitrios Filippou et Annette Robichaud*

À part ses nouvelles et ses romans, Nikos Kachtitsis (1926-1970) nous a laissé beaucoup de lettres, lui qui était un épistolier prolifique. Dès qu'il s'est éloigné de Grèce, d'abord au Cameroun (1952-1954), puis à Montréal (de 1956 jusqu'à deux semaines avant sa mort en 1970), il a gardé des relations épistolaires avec beaucoup de personnes dont la majorité était des amis, des écrivains, des poètes et des hommes de lettres. De son imposante correspondance, juste une petite fraction a été publiée. En 1981, Giorgos Thaniel, un poète et critique littéraire gréco-canadien, a édité et publié à Athènes des lettres qu'il avait reçues de Kachtitsis de 1965 à 1970, dans un volume consacré à la vie et à l'œuvre de ce dernier. Et, en 2001, Georges Pavlopoulos, poète grec et ami d'enfance de Kachtitsis, a lui aussi publié à Athènes toutes les lettres qu'il avait reçues de Kachtitsis de 1952 à 1967. D'autres lettres de Nikos Kachtitsis ont été publiées ici et là dans différentes revues, mais la grande majorité reste encore inédite, conservée dans les archives de ses correspondants.

Nous présentons ici des extraits de quatre lettres que Kachtitsis a écrites de Montréal. Les trois premières ont été écrites à Pavlopoulos

de 1957 à 1961<sup>1</sup>; la dernière a été écrite à l'écrivain Epaminondas Gonatas en 1962 et a été publiée dans la revue *Nea Estia* en 2003<sup>2</sup>. Nous espérons que ces lettres de Kachtitsis permettront au lecteur d'avoir une meilleure appréciation de l'œuvre de cet écrivain gréco-canadien encore peu connu dans sa deuxième patrie et dans le monde francophone.

#### LES TRADUCTEURS

1. Nikos Kachtitsis, *Les lettres de Nikos Kachtitsis à Georges Pavlopoulos (1952-1967)*, éditées par Avgi-Anna Maggel, Athènes, Sokolis, 2001, lettres n<sup>os</sup> 37, 48 et 78, p. 81-83, 118-122 et 184-188 (en grec).
2. Nikos Kachtitsis, « Trois lettres à E. Ch. Gonatas », éditées par Christos Asteriou, *Nea Estia*, vol. 153, n<sup>o</sup> 1755, avril 2003, p. 529-554 (en grec).

À Georges Pavlopoulos

Montréal, le 26 février 1957

Georges Pavlopoulos,

Bien sûr, tu penseras que c'est tout à fait normal de recevoir encore une lettre de moi. Moi, je ne le pense pas, je t'écris cette lettre pour t'avertir que je ne t'écrirai plus, je t'ai écrit assez et j'ai attendu assez pendant des mois. Tu dois être un paresseux sympathique comme Petros Pavlopoulos<sup>3</sup>, auquel j'ai écrit une lettre de Paris, une lettre volumineuse de Londres, une du bateau<sup>4</sup>, une autre d'ici, en plus d'une carte pour Noël — pour qu'il me laisse finalement, l'espèce de paresseux, en attente d'une réponse. Et je me rappelle, en plus, avec quel déchirement j'écrivais la lettre dans le salon du bateau, ce matin désespérant, quand nous passions sous un pont monstrueux à l'entrée du port. J'avais la fièvre qui me saisit toujours quand je pars ou arrive quelque part. J'étais seul dans le salon, les autres mangeaient comme des bêtes leur petit-déjeuner dans la salle à manger, quelques-uns se trouvaient à la proue du bateau pour regarder, à droite et à gauche du fleuve Saint-Laurent, les quartiers des ouvriers en briques rouges noircies par le brouillard et la fumée. Je voulais aussi voir, ma curiosité était piquée, mais une peur imprécise me retenait. Les officiers de l'immigration qui étaient montés sur le bateau m'avaient rappelé que j'étais un immigrant. Je me sentais très humilié et seul, très seul. Bien sûr, sous peu, Thalia<sup>5</sup> m'attendrait au port. Je n'avais, me disais-je, qu'à attendre un peu, mais j'étais préoccupé par l'impression que je lui donnerais, et celle qu'elle me donnerait. Je suis donc sorti un peu de la porte du salon avec la plume à la main et, en voyant un type que j'avais connu sur le bateau en train d'admirer le spectacle dehors, je l'ai approché et je lui ai tapé le dos avec tendresse,

3. Ami d'enfance de Kachtitsis.

4. Le *S/S Ascania*, sur lequel Kachtitsis a voyagé de Southampton à Montréal au mois de juillet 1956 pour venir s'installer comme immigrant au Canada.

5. Amoureuse et finalement épouse de Kachtitsis.

comme jamais je ne l'avais fait auparavant dans ma vie, en espérant qu'il me donnerait en retour la tendresse dont j'avais besoin à ce moment-là, mais j'ai vu que son intérêt pour moi était nul. Il avait déjà commencé à quitter sa compagnie du bateau, il avait ramassé ses affaires à côté de lui et il attendait la sortie. J'ai paniqué quand j'ai compris que, moi, attaché à mes vieilles habitudes, j'avais tout laissé pour la dernière minute. J'avais fait mes valises, mais il me restait encore beaucoup de petites choses indescriptibles dispersées ici et là à l'extérieur de mes bagages. Ils avaient donné instruction de sortir les valises dans le hall dès le matin et, moi, je ne les avais pas encore sorties. Le bateau a sifflé désespérément encore deux fois afin d'accroître davantage mon niveau de panique; les papiers, sur la table du salon, tout mêlés, m'inspiraient du désarroi — où pourrais-je les mettre puisque mes valises asphyxiées ne pouvaient rien prendre de plus? —, j'éprouvais une agitation secrète, j'échangeais des sourires avec ceux que j'avais connus sur le bateau, mais seulement pour me convaincre que j'avais le support et la sympathie des autres. Une petite fille qui m'avait rendu fou pendant le voyage est passée devant la fenêtre, et j'ai vu que la fin approchait, elle avait pris une pose de préparation et d'attente. Les amitiés formées par les passagers du bateau étaient déjà dissoutes, et je me sentais déçu en voyant chacun en train de s'occuper uniquement de lui-même; jusqu'à ce moment-là, alors que nous étions unis, cela me donnait un sentiment de sécurité et de familiarité. Tout cela était perdu, je débarquerais dans une ville inconnue de l'Amérique, totalement seul, le sens du «devoir» avait empoisonné mon sang, je ne voulais plus bouger du bateau, ni de ma place au salon. Je portais un veston et un foulard parce qu'il faisait froid, mais, sous ma peau, mon corps tremblait encore plus d'angoisse. Ils ont annoncé dans le haut-parleur que le quai n'était pas encore libre et que l'accostage serait retardé d'une heure et, malgré la déception des autres, moi, je me suis senti tout content — parce que, comme ça, mon arrivée serait retardée d'une heure, ou parce que ma torture serait prolongée? Combien de fois suis-je arrivé à la conclusion que, profondément, j'aime me punir... J'ai eu envie d'aller voir Flora; son regard tranquille et ses manières m'auraient calmé. Pour une raison ridicule, j'ai dû me dépêcher comme si elle avait pu partir. J'ai ramassé les papiers, je les ai mis dans mes poches tout mélangés, et je me suis lancé dans le couloir en essayant de me convaincre qu'elle était encore dans sa chambre. J'ai cogné à la porte, puis j'ai ouvert un peu. La chambre était totalement vide,

il n'y avait aucune trace de vie. «Elle a ramassé ses affaires et elle est partie ce matin», m'a dit une femme de chambre qui semblait être seule au monde. Le couloir était vide, j'ai commencé à paniquer comme si j'avais tout perdu, j'ai pensé un instant aller à la salle à manger, mais, heureusement, j'ai immédiatement remarqué que le petit-déjeuner était fini et, par conséquent, je me suis dirigé vers le salon de première classe où je la trouvais avant, mais je ne l'y ai pas trouvée non plus, il y avait juste une plante sempervirente à côté de laquelle Flora avait l'habitude de s'asseoir pour faire sa lecture, il n'y avait personne dans le salon. Quelqu'un m'a demandé de partir parce qu'ils voulaient commencer le nettoyage et, au moment où je suis sorti, il a fermé la porte derrière moi...

J'étais dans cet état quand j'écrivais des lettres aux amis cruels. Mais celle-ci est ma dernière. Vous savez comment oublier, Monsieur Pavlopoulos, vos amis aux Amériques peu hospitalières aux étrangers. Un cadeau pour vous, Monsieur Georges, puisque vous seul savez comment passer chaque soir par le même coin de rue sombre et ramasser l'œillet que votre aimée vous laisse<sup>6</sup>... Mais, dites-moi, vous êtes si cruel? — mon pauvre ami! Et moi qui avais tant d'espoir pour vous! [...]

Adieu, adieu, pour la dernière fois si tu ne m'écris pas dans une semaine. CECI EST LA DERNIÈRE LETTRE QUE TU RECEVRAS. Tu es immoral, impardonnable.

Nikos

P.-S. Ramasse toutes mes lettres et fais-en un volume... Elles te rappelleront ta cruauté... Mais que dis-je? M. Georges Pavlopoulos ne s'imposerait jamais une telle torture...

6. Georges Pavlopoulos avait raconté à Kachtitsis qu'une fille amoureuse de lui laissait une fleur au lieu de leur rendez-vous chaque fois qu'il était en retard à leur rencontre.

## Au même

### STRICTEMENT PERSONNEL

Montréal, le 4 février 1958

Monsieur Georges,

Je te rappelle que je suis sans emploi pour la deuxième fois. Il est donc normal que je suive les petites annonces dans les journaux. Hier midi, vers midi et demi, mon œil est tombé sur l'annonce suivante, dans un coin inimaginable d'un journal de quatre-vingts pages :

Monsieur éduqué est demandé pour accompagner jeune personne psychologiquement malade. Occasion unique pour la personne appropriée. Nourriture, hébergement, salaire exceptionnel. Tél. RI 6-...

Je me suis levé immédiatement et j'ai composé le numéro de téléphone. Et juste ce numéro-là, RI (Riverside), a été suffisant pour m'amener dans mille et une pensées optimistes, parce que je sais que ce secteur de la ville est un quartier « aristocrate », avec des palais légendaires le long du fleuve Saint-Laurent — qui est caractéristique de l'or qui coule dans ce lieu... Dans ce quartier, qui se trouve à la même distance de Montréal que celle qui sépare Ekali<sup>7</sup> d'Athènes, les hommes, les femmes et les enfants se sont retirés du monde afin d'apprécier la nature, les biens qu'ils ont amassés avec mille et une manigances, et leur peau précieuse. Tous, ils sont de descendance modeste, mais l'or et les bijoux leur ont donné un lustre grossier, et leurs épidermes brillent comme si dedans, au lieu de sang, il y avait du lait, du beurre et de la confiture. Pour la littérature, la poésie et les arts en général, ils n'ont aucun intérêt, ils dépensent cependant beaucoup d'argent pour différentes inventions et machines qui sont complètement inutiles à un homme normal. Par exemple, un système

7. Banlieue d'Athènes à 20 km du centre-ville.

de câbles à boutons qui te permet de régler les boutons de la télévision, à ta volonté, de là où tu es assis. Des machines injectent de l'humidité artificielle dans l'atmosphère de ta chambre qui est desséchée par la chaleur artificielle (1). Des petites brosses faites de matériaux différents, etc., etc. Des meurtres, des adultères, des mariages grandioses, des incestes et plein d'autres événements que tu peux imaginer y arrivent à cause des caprices de l'ennui. Il y a toujours des bals, des festins et des banquets où les scandales se multiplient, mais, à part quelques photos publiées dans les colonnes sociales des journaux, personne n'en sait rien de spécifique, tout ce qui est connu, ce sont des rumeurs, des hypothèses, des soupçons et des impressions transmises de l'extérieur de leurs maisons toutes blanches au passant qui passera une fois aux mille ans de leur côté — parce que, comme je te l'ai dit, le quartier est isolé, et il n'y a pas de transport en commun vers cette direction. Même s'ils appartiennent à toutes les tribus du monde, ils se ressemblent étonnamment tous, comme s'ils étaient tous les produits d'un inceste — hypothèse qui n'est pas loin de la réalité... Il est vrai qu'ils ne sont guère arrogants en comparaison avec nos dits « nobles », mais l'ennui, l'ignorance, l'indifférence, l'excentricité qu'ils transmettent, tout cela est tellement évident que ça te fait les détester, et ton aversion monte vite au niveau de la haine quand, au moment où ils te regardent avec un regard vide, tu penses que tu n'auras *jamaïs* l'occasion de les fréquenter de près, même pour quelques minutes, afin de cracher sur leur visage tout roux le vomissement qu'ils te causent. Et j'aimerais ajouter ici que l'anxiété derrière toutes ces pensées est le résultat de ton mépris pour moi. As-tu des doutes sur ça ? Si oui, dis-les-moi. Je les attends. Telles étaient, en bref, les pensées que m'a causées cette petite annonce. J'entrerais dans ce monde et j'espionnerais tout de l'intérieur. Bien entendu, dans la maison spécifique, à cause de la personne malade, il y aurait une atmosphère tendue comme dans toutes les situations semblables, mais, même comme ça, ça valait la peine pour quelques mois. D'ailleurs, j'aurais résolu mes problèmes financiers.

Une voix féminine, presque « professionnelle », a répondu à mon appel. J'ai été surpris du fait que, sans poser de questions comme font d'habitude les employeurs d'ici, elle m'a invité à un entretien et m'a donné l'adresse. Je serais obligé, a-t-elle dit, de passer avant quatre heures. Après, ils ne pourraient plus me recevoir. J'ai entendu une autre voix, avec un accent allemand, qui demandait si je connaissais la rue Côte-Vertu, où se trouvait la maison, et, quand je l'ai assuré



que je la connaissais à peu près, il m'a remercié avec un « merci ! » emphatique et sec à frissonner, et il a raccroché le téléphone avant que je ne puisse le remercier de ma part. J'étais certain, à la suite de la conversation, que ces deux voix étaient celles d'étrangers par rapport à la « personne psychologiquement malade » — qu'ils n'étaient pas de ses proches. De plus, il m'a semblé que ces deux voix étaient celles d'étrangers entre eux. La femme devait avoir environ quarante-deux ans, mais l'homme ne devait pas en avoir plus de trente-cinq (la femme en particulier, pendant qu'elle me parlait, semblait avoir la tête ailleurs — comme si par exemple, à ce moment-là, elle portait attention à des chiffres en même temps qu'elle parlait au téléphone ; quant à l'homme, il était comme s'il venait de se lever d'un bureau voisin, et me parlait debout au téléphone — j'en suis certain), en général ils ont laissé dans mon cerveau des craintes vagues et des pensées diverses, lesquelles j'ai attribuées à mes préjugés. J'étais pris par le charme de l'inconnu. J'ai préparé instantanément toutes les réponses que je donnerais à toutes les questions possibles qu'ils pourraient poser, et j'ai pris avec moi tous mes certificats. J'étais certain d'une rencontre avec des personnes autres que celles qui avaient répondu à mon appel. Et enfin, qu'avais-je à perdre ? (En vérité, j'ai perdu finalement 1,50 \$, très précieux dans ma situation actuelle.)

Je continue maintenant mon récit à partir du point où, après avoir changé d'autobus trois fois, et après avoir traversé avec deux ou trois autres passagers des espaces immenses, vides et couverts entièrement de neige blanche comme du papier, je suis arrivé à un « terminus » d'où je devrais prendre un taxi pour me rendre à la maison en question. Malgré le froid — environ quinze degrés sous zéro —, je n'ai pas hésité à faire une reconnaissance du quartier aussitôt que je suis descendu du tram. (Est-il nécessaire de te mentionner comment encore une fois j'ai ressenti ton absence ?) Le quartier, qui était en vérité « la porte » de ma destination, était un lieu lourd et sombre (c'est bizarre : la neige rend tout plus sombre), très vieux, si on en juge par l'architecture victorienne des maisons qui me regardaient comme des épouvantails. Il n'y avait personne dans les rues bloquées par la neige, et la fumée qui sortait des cheminées accentuait la misère (elle m'écrase toujours, la fumée qui monte des maisons l'hiver, je ne sais pas pourquoi). Après quelques efforts pour trouver un taxi dans la rue, j'ai découvert qu'il y avait devant mes yeux une flotte de taxis qui n'était presque pas visible à cause de la neige.

«2845, Côte-Vertu», ai-je dit au chauffeur du taxi. Il a actionné son taximètre sans rien dire (et il n'a rien dit). Aussitôt que nous avons abandonné le lieu habité, nous avons commencé une immense traversée le long du fleuve, lui aussi disparu sous la neige. Nous pouvions voir de loin le cadavre du pont Victoria (2). Je m'inquiétais pour le chauffeur, s'il connaissait le chemin et s'il me ferait payer «la part du lion», donc je lui ai rappelé l'adresse. Avec l'indifférence caractéristique des chauffeurs grecs — celui-ci était français<sup>8</sup> —, il m'a complètement ignoré. La voiture était bruyante, et j'ai eu peur qu'il ne m'ait pas entendu, donc j'ai répété.

«Ne t'inquiète pas, je sais où tu veux aller», m'a-t-il dit en hochant la tête.

«Où est-ce que je veux aller?» ai-je répondu juste pour blaguer.

«2845, Côte-Vertu», a-t-il dit, et il m'a regardé dans les yeux à travers le miroir.

Il voulait dire quelque chose encore, mais je n'ai pas osé poser d'autres questions, ce n'aurait pas été à mon avantage. Quand nous sommes finalement arrivés (la maison était toute seule, entourée d'arbres), j'ai eu un sentiment d'insécurité et j'ai dit au chauffeur de m'attendre. L'entrée avait été peinte en blanc, elle portait des traces de coups et d'égratignures, et la serrure semblait être brisée ou avoir été réparée récemment de façon très provisoire. Quel genre de maison noble était-ce? Cependant, lorsque je l'avais vue de loin en venant dans le taxi, elle avait semblé grandiose, avec deux étages, une maison aisée, avec une tourelle à chaque coin de la façade. Il n'y avait pas de sonnette. J'ai frappé sur le marteau de la porte. Quelqu'un a ouvert le rideau blanc, semi-transparent et sale d'une des deux petites fenêtres situées de chaque côté de l'entrée, et j'ai vu deux yeux pâles me regarder et fermer aussitôt le rideau. Avant que je puisse frapper à la porte, la porte s'est ouverte un peu — et j'ai vu encore une fois ce visage terrifiant. Il était extrêmement pâle, et ses yeux, tout aussi pâles, avaient un éclat terrible et calme en même temps. Avec sa tête, il m'empêchait d'avancer et de regarder dans la maison. La seule chose que j'ai remarquée était une odeur humaine et chaude. Avec mille nuages dans les yeux — je doute qu'il me regardait à ce moment-là —, il m'a demandé ce que je voulais.

«J'ai vu l'annonce dans le journal... La petite annonce...», etc.

8. L'auteur veut probablement dire «québécois». Pour la majorité des nouveaux immigrants grecs des années 1950-1960, les Québécois étaient des «Français» ou des «Canadiens français».

«Moi, je ne sais rien, mais entrez», m'a-t-il dit, et il tremblait. Tous les doutes et toutes les craintes du monde se voyaient dans ses yeux. Il gardait ses mains croisées sur son ventre, comme si son pantalon était déboutonné et qu'il avait peur que celui-ci tombe. Aussitôt que nous sommes entrés dans la maison, il a disparu derrière une porte sans aucun autre mot. Une enseigne sur le mur, écrite en lettres noires, a attiré mon attention :

ENTREZ DANS VOTRE MAISON  
CIRCULEZ LIBREMENT  
IL N'Y A AUCUN OBSTACLE

En diagonale, au fond d'un petit couloir sombre, trois personnes, évidemment de la même famille, attendaient anxieusement devant une porte. Elles essayaient de temps en temps de voir ce qui se passait derrière la porte. À ce moment-là, la porte s'est ouverte — je n'ai pas pu regarder dans la pièce —, un homme d'une trentaine d'années au plus est apparu et les trois personnes l'ont regardé d'un regard très inquiet sans rien dire, mais l'homme, sans s'arrêter, leur a fait un geste (à noter : l'homme qui est sorti par la porte portait des souliers de suède *blancs*; qu'est-ce que ça veut dire? Il était comme les policiers qui portent des vêtements civils, mais qui sont trahis par leur habillement encombrant), un geste comme s'il voulait dire : « Rien de nouveau ! Il faut attendre ! » et il s'est avancé vers moi, m'a dépassé sans montrer aucun intérêt pour moi, a ouvert une porte — et encore une fois je n'ai pas pu regarder dedans — et, quand la porte s'est refermée automatiquement au moyen d'un ressort, je l'ai entendu en train de manipuler des outils métalliques — évidemment des instruments médicaux... Est-ce que je dois en dire plus pour que tu comprennes que j'étais tombé dans une *maison de fous*? L'odeur humaine, les enseignes, les personnes qui attendaient devant une porte, l'homme aux souliers blancs, les instruments médicaux, le silence terrifiant qui régnait dans la maison — et tant et tant d'autres images. J'ai senti mon sang se glacer. Après un instant, aussitôt que ma panique s'est calmée un peu, j'ai eu l'idée de partir sans donner aucune explication à personne ! Et j'ai passé quelques moments angoissés. D'un coup, je me suis rappelé le taxi qui m'attendait, mais, en partant, j'ai eu un sentiment de culpabilité — comme si j'avais trahi quelqu'un. Pour terminer, il n'est pas nécessaire que je te raconte combien j'ai

été accablé par les pensées que j'ai eues à propos de Socrates<sup>9</sup> à mon retour de la maison de fous... Que Dieu l'aide; que Dieu nous aide tous. J'aurais préféré la mort. [...]

Je t'embrasse,  
Nikos

(1) Tu remarqueras qu'essentiellement, le but de toutes ces « inventions » est de se neutraliser l'une l'autre, jusqu'au beau matin où on a entendu les cris aigus du premier satellite artificiel de la Terre. En Amérique, l'extermination mutuelle des inventions (= les capitaux privés) est à son apogée. Il reste à voir l'extermination mutuelle des hommes qui ont les capitaux...

(2) Sous ses jambes (du pont, et pas de la reine...), je suis passé lors de mon arrivée d'Europe par bateau.

9. Ami de l'écrivain dont il avait entendu dire qu'il était hospitalisé pour troubles mentaux en Grèce. Cela n'était pas vrai; c'était en fait une blague que d'autres amis de Kachtitsis lui avaient jouée. Kachtitsis a été très affecté par cette fausse nouvelle.

## Au même

Montréal, le 14 février 1961

Mon ami fraternel,

Imagine-moi dans la situation suivante. C'est le matin vers dix heures. Je suis seul à la maison; Thalia a trouvé dernièrement un emploi afin d'assurer notre subsistance. Normalement, je n'attends aucune lettre de personne. Mon désespoir est indescriptible. Je veux écrire, mais je ne le peux pas. Je ne peux pas lire non plus. Par la fenêtre entre une faible lumière nordique couvrant tout, incluant moi-même, dans le désespoir absolu. Je me lève pour fermer les rideaux, pour me concentrer sous la lumière électrique, mais même cela me dérange. Assis dans le fauteuil, j'ai des tas de pensées horribles, j'édifie de nouveaux textes dans ma tête, je flotte entre le passé, le présent et le futur. Je m'attriste du fait que, de toutes ces pensées qui inondent mon cerveau, je ne peux en sortir aucune pour la mettre en ordre, pour avancer. Elles sont mélangées avec d'autres projets que je prépare dans ma tête pour ma survie. Des fois, je trouve ces projets faciles et faisables, ce qui me remplit d'un optimisme extraordinaire et, des fois, je les trouve utopiques, impossibles à atteindre, et je plonge dans la désolation. Je fouille dans quelques livres anglais et français. Je vais dans la cuisine et je prépare une théière pleine de thé. Avec le thé, je fume une cigarette après l'autre. Je regarde à l'extérieur par la fenêtre : même pas un flâneur. Les maisons sont toutes peintes des mêmes couleurs sombres. Les arbres sont comme des squelettes. Le ciel est gris, presque noir. Le blanc de la neige accentue ma solitude. Jusqu'au soir, quand Thalia revient, jour après jour, je pense qu'il n'y a *personne* pour m'accompagner dans la solitude, et je ne peux aller nulle part. Ma seule consolation : un élève qui vient chaque jour vers deux heures de l'après-midi, au pire moment de ma journée.

Je me trouve dans un tel état.

Tout à coup, une idée brillante ! Aller à la boîte aux lettres, où, en peu de temps, je trouve, à ma grande joie, une lettre de Georges<sup>10</sup>, une lettre de Dinos<sup>11</sup>, la revue *Desmos* de Chalkida<sup>12</sup>, dans laquelle ils mentionnent ma nouvelle « La belle laide » et, finalement, deux revues anglaises de Londres — une consacrée aux romantiques anglais. Alléluia ! Je retourne, tout excité, au fauteuil de mon bureau. J'apporte mes cigarettes et le cendrier. J'allonge mes jambes sur un petit tabouret... Et, probablement, tu as deviné mon masochisme : je retarde l'ouverture de toutes les enveloppes afin de prolonger l'ambiance festive qu'elles ont créée. D'abord, je jette un coup d'œil à l'extérieur de chaque enveloppe. Je regarde les timbres, les adresses, je remarque que tu as écrit encore une fois « rue Myrtille » avec un seul « l », j'examine les papiers dont sont faites les enveloppes. Ensuite, j'ouvre les enveloppes des revues ; je lis un peu dans *Desmos* et quelques lignes dans les revues anglaises. Je suis déjà pris par la curiosité. Mais que puis-je faire ? Il faut établir des priorités. Je lis encore un peu dans les revues, ensuite je lis la lettre de Dinos, et après je lis ta lettre. Mais quelle lecture ? Je n'ai rien compris. Après une troisième lecture, je commence à comprendre ! J'ai examiné les papiers, les marges de vos lettres... J'ai tout examiné comme un inspecteur de la police ! Des moments idylliques. Je suis content de moi. Tout est beau !

L'annonce de ta nouvelle « Aréti et les autres » m'a touché et m'a rempli de curiosité. Immédiatement, j'ai pensé : nous allons l'imprimer dans une édition commune, avec un autre texte, celui-là de moi — ce sera un succès sans précédent ! Nous pouvons l'imprimer à Pyrgos<sup>13</sup> — ou à Thessalonique<sup>14</sup>. Mais ce qui est le plus important : j'ai de la compagnie ! Oui, je ne suis plus seul à écrire. Georges a commencé à bouger ! Les critiques parleront de deux frères jumeaux de la littérature qui marchent ensemble. Le jour où j'aurai ton texte, je fêterai. Écris, écris — ton âme contient la vertu et le vice ensemble. Cela pourrait être une bonne occasion pour moi de « répondre », d'une certaine façon, à ton texte en écrivant une autre monstruosité — qui sait ? Et après, tu me répondras, etc., etc. Comme ça, nous créerons le « climat » qui nous sauvera.

10. Georges Pavlopoulos (1924-2008), poète grec. Le correspondant de Kachtitsis.

11. Dinos Iliopoulos, psychiatre. Ami d'enfance et correspondant de Kachtitsis.

12. Revue littéraire publiée à Chalkida, Grèce.

13. Petite ville grecque du Péloponnèse, où Kachtitsis a publié pour la deuxième fois la nouvelle « La belle laide » en 1963 (première édition à Thessalonique en 1960).

14. Kachtitsis avait publié ses premières nouvelles à Thessalonique.

Je suis intensément préoccupé par l'idée d'écrire les chroniques de mon travail (ou de mes travaux forcés) à la librairie, et celles de mes périodes de chômage. J'ai déjà conçu un diagramme pour une description très détaillée de tout ça. Si je réussis, ce sera très intéressant ; j'ai aussi des milliers d'autres sujets qui me préoccupent.

Civitavecchia<sup>15</sup> existe, bien sûr (sauf si tu blagues). Son nom signifie « vieille ville ». Quant à Stendhal, je t'en dois beaucoup, puisque c'est toi qui insistais, malgré toutes mes hésitations misérables, pour dire qu'il s'agit d'un géant dont je devrais lire les œuvres. Ces jours-ci, je finis son œuvre inédite, une sorte de journal, intitulé *Souvenirs d'égotisme*, écrit dans un français extrêmement beau, comme toutes ses autres œuvres. Si je me rappelle bien, tu prétends toujours que *Le rouge et le noir* est son meilleur livre. Moi, je crois que c'est *La chartreuse de Parme*. À part ces trois livres, j'ai lu aussi en partie la *Vie de Henry Brulard*. Géant ! Géant ! Avec Dostoïevski, Proust et Kafka, il est parmi les auteurs qui ont joué un rôle déterminant dans ma vie. Je jure par leurs noms : ils m'inspirent. Parmi les auteurs grecs, il y en a seulement deux qui m'ont autant touché : Papadiamandis<sup>16</sup> et Pentzikis<sup>17</sup>. J'ai lu encore une fois *Le jeune homme, la mort et la résurrection* de Pentzikis. Il s'agit d'un chef-d'œuvre classique. Mais il y a une chose qui m'impressionne : diable, où as-tu trouvé une telle mémoire pour te rappeler les détails de la vie des auteurs ? Moi, j'ai lu des milliers de cas fort intéressants — et je n'ai réussi à rien retenir. Georges, si tu peux bien lire le français, écris-le-moi pour que je t'envoie le livre d'Antoine Albalat, *Souvenirs de la vie littéraire*, un autre chef-d'œuvre. Il parle de Jean Moréas, etc., de la célèbre Belle Époque.

(Le lendemain) Matin. Je pense que, si nos efforts vers l'écriture donnent des fruits, nous pourrions publier, peut-être une fois par année, une revue avec des textes de toi et de moi — comme Gonatas<sup>18</sup> et Papaditsas<sup>19</sup> le font avec leur revue *Proti Yli*. Gonatas est très enthousiaste à mon égard, et il m'a écrit une lettre chaleureuse et très longue, même si je ne le connais pas. M. Moullas<sup>20</sup>, de la revue

15. Ville italienne, près de Rome, où Stendhal a écrit ses *Souvenirs d'égotisme* en 1831.

16. Alexandre Papadiamandis (1851-1911), écrivain grec.

17. Nikos Gavriil Pentzikis (1908-1993), écrivain grec.

18. Epaminondas Gonatas (1924-2006), écrivain grec et correspondant de Kachtitsis. Kachtitsis n'a jamais rencontré Gonatas en personne.

19. Dimitris Papaditsas (1922-1987), poète grec.

20. Panagiotis Moullas (né en 1935), critique littéraire grec, professeur de l'université Aristote de Thessalonique.

*Diagonios*, m'a fait l'honneur de rejeter « La belle laide » en deux lignes. Il la considère comme un échec. Gialourakis<sup>21</sup>, cependant, a écrit des louanges dans *Tachydromos* d'Alexandrie.

Je continue beaucoup plus tard le même jour. Je vais te décrire ce qui m'est arrivé, même si je te fatigue. Il m'était impossible de continuer ma lettre, beaucoup de choses me dérangent, mon désespoir était terrible. Je me suis levé pour descendre au centre-ville, en espérant que cela me ferait du bien. J'étais à peine monté dans l'autobus que j'ai commencé à me demander si j'avais bien éteint le feu d'un papier que j'ai voulu brûler dans la cuisine avant de partir de chez moi. Je me suis rappelé que le papier fumait encore au moment où, dans ma hâte, je l'avais jeté avec d'autres ordures dans un sac en papier. J'ai commencé à imaginer la suite : le feu propagé à quelques chiffons, puis aux rideaux... Tout en cendres ! Parce que les calamités n'arrivent jamais seules. J'ai paniqué à un point tel que je suis descendu à l'arrêt d'autobus suivant, afin de retourner chez moi. Aussitôt que je suis descendu, mon œil est tombé sur la belle porte d'un vieil immeuble d'appartements, près de l'université et en face d'une colline boisée, avec une annonce « Appartement à louer ». Bien sûr, nous avons besoin d'un autre appartement, pour être plus près de mes élèves grecs, mais j'étais aussi attiré par la porte et ce qui pouvait m'attendre derrière. À l'intérieur de moi-même, la lutte entre mon inquiétude pour le feu à la maison et ma curiosité pour l'appartement a été terrible. Finalement, j'ai choisi d'aller voir l'appartement, mais avec des remords comme si j'avais commis un crime. Dans l'entrée, qui était comme un salon avec des plantes immenses, etc., je suis tombé sur le concierge, un homme mélancolique aux manières exagérées comme ceux que l'on rencontre au cinéma et qui, à ce moment-là, ramassait avec une petite pelle bizarre en cuivre brillant quelques petites poussières, et toute l'atmosphère avait une odeur de cire. D'abord, je lui ai parlé en anglais, mais, quand j'ai vu qu'il ne me comprenait pas, j'ai changé pour le français. Aussitôt, il a commencé à me parler avec un respect étonnant — cela m'a beaucoup surpris, parce que j'avais l'air bizarre à cause de mes inquiétudes pour le feu, et parce que je suis en général très timide avec des personnes comme lui — et il m'a posé des questions : d'où je venais, etc. Par la suite, il a commencé à me parler de la Grèce ancienne, du fait que

21. Manolis Gialourakis (1921-1987), journaliste et critique littéraire grec qui a vécu en Égypte.



les Grecs anciens disaient « gyné » pour « femme » et que nous, les Grecs d'aujourd'hui, nous avons changé la prononciation en « gyni », ce qui m'a beaucoup vexé. En tout cas, sa curiosité m'a fait me sentir comme si j'étais quelqu'un d'important à tel point que j'ai commencé à avoir des remords et à lui parler avec complaisance. Quand il m'a demandé ma profession, je lui ai répondu d'un seul mot : « écrivain », en voulant dire « écrivain renommé », ce qui l'a intimidé encore plus. Au moment où j'ai prononcé ce mot, j'ai remarqué, à ma très grande surprise, que MON INTERLOCUTEUR PORTAIT LES MÊMES VÊTEMENTS, LES BLEUS RAYÉS, QUE JE PORTAIS LE JOUR OÙ, TOI ET MOI, NOUS AVONS PRIS LA PHOTO À PATRAS — est-ce que tu t'en souviens ? J'ai commencé à ignorer ce qu'il disait ; je l'ai approché seulement pour vérifier ses vêtements de plus près. Eh oui !!! C'étaient les miens. Exactement les miens ! La coïncidence diabolique qui m'a le plus intrigué a été le fait que sa veste avait des revers pointus, *comme la mienne*, de style « sport », et qu'elle ne fermait pas bien, *comme la mienne*. Et les coïncidences continuent : un revers de ma veste avait reçu un coup de ciseaux de trop du tailleur, et il était un peu différent de l'autre, et cela m'embêtait chaque fois que je le regardais — la veste du concierge avait *la même erreur*. Moi et le concierge, nous étions à peu près de la même taille. Donc, qu'était-il arrivé ? Avait-il volé mes vêtements ? Ceci était une autre raison de retourner illico subito chez moi. (J'avais accroché mon habit dans un placard chez moi à mon arrivée au Canada.) Il y avait juste une différence : je me suis rappelé que les revers de mon pantalon étaient disproportionnellement larges — et cela m'énervait aussi. Les revers de son pantalon à lui étaient plus étroits — mais ils pouvaient être comme ça à cause d'une modification.

La scène change. Pour me montrer l'appartement, il m'a d'abord fait entrer dans une petite cabine téléphonique qui se trouvait dans le hall pour que nous appelions les locataires qui habitaient l'appartement. Aussitôt que le concierge a ouvert la porte de la cabine, j'ai senti un parfum féminin suspendu dans l'air. Pendant qu'il parlait au « docteur » (évidemment, le locataire était un médecin), j'ai continué à regarder son habit pour conclure que c'était vraiment le mien. (Oh, j'avais besoin de toi à ce moment. Nous aurions échangé beaucoup de commentaires à voix basse.) Finalement, nous sommes montés au 7<sup>e</sup> étage, jusqu'à l'appartement du docteur. La première chose que j'ai remarquée était une odeur de sommeil, pas trop désagréable. Il était 11 h 30, presque midi, mais ils avaient gardé les rideaux fermés

et les lumières allumées. Nous avons été accueillis par ledit docteur, un homme d'environ 50 ans, échevelé, non rasé et vêtu d'une robe de chambre en soie fine mais abîmée. Aussitôt qu'il a ouvert la porte, nous avons également vu sa femme, qui semblait avoir dix ans de moins que lui, ébouriffée elle aussi, et qui s'est excusée pour le désordre royal, un désordre plus approprié aux hommes célibataires. La chambre à coucher était un désastre total. Le lit était comme s'ils venaient de se lever. Au plancher, des journaux dispersés. Dans un coin, des sous-vêtements féminins, auxquels j'ai jeté un coup d'œil indiscret, même si le médecin me regardait derrière mon dos.

J'ARRÊTE ICI POUR T'ENVOYER FINALEMENT CETTE LETTRE, QUE J'AI COMMENCÉE LE 14 FÉVR. [...]

Ça sera un grand plaisir pour moi de recevoir immédiatement ta réponse.

☞ Ma nouvelle adresse à partir du 1<sup>er</sup> mai :

N. K.

19, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, app. 17

Montréal, Qué.,

Canada

J'aimerais savoir combien de pages font les lettres que je t'ai envoyées depuis que nous nous sommes dit au revoir pour la dernière fois devant la librairie Kauffmann à Athènes.

Je t'embrasse

et je prie pour toi,

Nikos

P.-S. J'attends anxieusement la nouvelle que tu m'as promise.

## À Epaminondas Gonatas

Montréal, le 16 mai 1962

### CONFIDENTIEL

Mon cher Monsieur Gonatas,

Vos nouvelles de Paris m'ont attristé énormément, et la seule chose que je peux vous souhaiter est de surmonter cette situation le plus calmement possible. Je m'excuse, je ne trouve pas de mot pour adoucir un peu votre douleur<sup>22</sup>. Quand mon épouse m'a appelé au travail pour me dire que j'avais reçu votre lettre, au lieu de me réjouir, je me suis senti coupable pour mon silence (dont je vous parle plus bas) et, à six heures du soir, quand j'ai vu votre écriture aimable que je connais<sup>23</sup> sur le papier « Lalo »<sup>24</sup>, j'ai pris votre lettre dans mes mains, encore avec un sentiment de culpabilité. Peut-être cela vous apparaîtra un peu mélodramatique, mais toute la journée je me disais : autant de souffrances que je vis pour des raisons diverses, autant de remerciements que je dois adresser à Gonatas pour la générosité qu'il a de me soutenir avec ses lettres.

Encore une fois hier soir, je me suis retrouvé *dans mon sommeil* en train de composer de belles phrases et de belles images que j'aimerais vous écrire. Je me sentais fier — toujours dans mon sommeil — de cette belle composition, qui sans doute vous aurait impressionné, et je me rappelle en plus que j'avais composé divers proverbes. Hélas, tout cela est aussitôt parti. Je juge donc nécessaire, avant de décrire ma situation des trois ou quatre derniers mois (la naissance de mon fils n'a rien à voir avec cela<sup>25</sup>), de vous donner quelques explications. De temps en temps, je pense que :

22. Le beau-frère de Gonatas se trouvait très malade à Paris. Gonatas avait écrit à Kachtitsis de Paris à ce sujet.
23. Kachtitsis n'a jamais rencontré Gonatas. Il le connaissait seulement à travers leurs échanges épistolaires.
24. Marque commerciale de papier de qualité.
25. Thomas Kachtitsis, le fils unique de Nikos Kachtitsis, est né en janvier 1962.

- 1) je suis un grand idiot
- 2) je suis un génie
- 3) je suis fou
- 4) je suis très lucide
- 5) je souffre d'un cancer
- 6) je suis extrêmement malchanceux

7) un jour, j'aurai un avenir brillant — bientôt, quelqu'un m'appellera au téléphone ou frappera à ma porte pour m'annoncer : « Monsieur, nous apprécions énormément vos qualités extraordinaires, etc., etc., et voici 100 000 dollars pour vous consacrer à votre Art au bénéfice de vous-même, de votre famille très aimable et de toute l'Humanité. Nos félicitations! » (J'écoute en ce moment Vivaldi, un des plus grands génies auxquels je rêve.)

Je vous écris tout ça non pas comme un jeu de mots, mais plutôt comme une description de la dure réalité. Ce sont les sept aspects d'une immense tension. Je ne vous en décris pas les causes, etc., parce que vous souffrez des mêmes causes, ce qui me touche profondément. (J'aime aussi la musique pour harpe solo jusqu'à la folie!) Plusieurs fois, je me dis que le fait que je me dise fou montre que je ne le suis pas. Cependant, un ami psychiatre m'a confirmé — en toute ironie puisqu'il est pire que moi — que les choses ne sont pas comme ça, donc je peux vraiment être fou. Mais, au nom de Dieu, il serait mieux que j'abandonne cette discussion !

J'ai reçu votre description de vos rêves magnifiques — et je vous ai répondu avec quelques-uns de mes vieux rêves (vous devez les avoir reçus à Athènes). Vos rêves m'ont *extrêmement* impressionné, mais ils m'ont aussi permis de comprendre que nous sommes deux âmes sœurs, même si je ne peux pas dire que je suis égal à vous pour l'usage de la plume et l'expérience littéraire (1). J'ai été aussi impressionné par la publication de votre première petite histoire avant la guerre, à l'époque où, moi, je nageais dans la mer des désespoirs à cause de mon impuissance. En plus, il y a votre comparaison de mon écriture avec celle de Kotzioulas<sup>26</sup>, dont j'avais lu quelques poèmes dans *Nea Estia*<sup>27</sup>, le premier exemplaire que j'avais acheté juste avant la guerre et dans lequel j'ai trouvé refuge pendant des jours et des jours — plutôt pendant des nuits et des nuits — afin d'éviter toute discussion à propos de la guerre imminente.

26. Georges Kotzioulas (1909-1956), poète grec.

27. Revue littéraire grecque, une des plus vieilles (fondée à Athènes en 1927) et des plus prestigieuses. En avril 2003, *Nea Estia* a consacré un numéro à Nikos Kachtitsis.

Je vous le dis, il m'a été très douloureux de ne pas pouvoir répondre avec plus de détails à votre très belle lettre, pour toutes les raisons que je vous mentionne ci-haut. Ils sont innombrables, les points que je n'ai pas pu toucher, ici ou dans la lettre que je vous ai envoyée à Pâques.

Je recevais avec plaisir des livres de Sade, parce que je suis intéressé principalement par la force de sa prose et par l'ambiance de ses histoires, et pas par la pornographie comme telle (2). J'aime également les mémoires de Casanova, de Cellini et de Fanny Hill – quoique ceux-ci soient de la fiction à laquelle on a ajouté des images horriblement pornographiques. Je n'ai pas pu résister à la tentation et j'ai déchiré deux des images du livre de Fanny Hill que m'avait prêté une certaine fille originaire de Lituanie (mais qui ne connaissait rien de Milosz<sup>28</sup>).

[...]

Avec mes sentiments les plus chaleureux,  
Kachtitsis

(1) J'ai remarqué aussi, avec une affection très profonde, que vous êtes maniaque de corrections sans fin et du raffinement de chaque détail – maladie dont je souffre moi-même. Je suis très content puisque nous sommes victimes du même virus.

(2) Quelqu'un m'a prêté et j'ai lu [*Zoloé et*] *ses deux acolytes*. Malheureusement, je lis *Madame Bovary* en anglais, parce que je suis totalement à l'aise avec cette langue, tandis qu'en français je me fatigue quelquefois.

28. Oscar Milosz (1877-1939), poète lituanien de langue française.